

L'EXIL, AZAÑA ET MACHADO

DISCOURS DE PEDRO SÁNCHEZ

ARGELÈS, 24 FÉVRIER 2019

Albert Camus disait : « C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu, que la force peut détruire l'âme et que, parfois, le courage n'obtient pas de récompense. »

C'est en effet en Espagne qu'a eu lieu la première bataille qui vit s'affronter, au XX^e siècle, ceux qui défendirent la liberté à ceux qui défendaient des systèmes totalitaires de société. Et ceux qui soutenaient la raison, tout au moins celle de la démocratie, ont été vaincus.

Ce fut le début d'une longue dictature en Espagne. Et d'un long exil de centaines de milliers d'Espagnols, dont beaucoup commencèrent cette traversée sur les plages auxquelles en ce moment je tourne le dos.

Aujourd'hui je suis ici au nom de l'Espagne pour que nous nous souvenions d'eux. Pour rendre hommage à cette démocratie espagnole qui fut vaincue par la tyrannie et à tous ceux qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes afin que cela n'ait pas lieu.

Francesc Boix, dont l'histoire est exemplaire, fut l'un d'eux. À l'âge de 18 ans, il combattit dans les rangs de l'armée de la Seconde République. Un an après, en 1939, il traversa la frontière française en route pour l'exil. Il était jeune et, malgré la désolation de la défaite, il conservait son idéal en un monde meilleur.

Boix n'avait pas essayé de défendre seulement la liberté de l'Espagne, mais bien la liberté en soi. C'est pourquoi il ne voulut pas rester les bras croisés quand la Seconde guerre mondiale éclata, et pendant laquelle, une seconde fois, le fascisme menaçait de tout détruire. Il s'engagea dans l'armée française et il participa à la Résistance pour chasser les nazis de ce pays. Il fut à nouveau capturé, et cette fois il fut envoyé dans l'un des camps d'extermination les plus sombres de la terreur nazie : celui de Mauthausen. Il n'avait pas encore vingt ans.

A Mauthausen, Francesc Boix continua de lutter pour la liberté de l'Europe. Il cacha pendant cinq ans de nombreux négatifs des photographies qui témoignaient des crimes commis dans ce camp. Ces négatifs préservés au risque de sa vie furent décisifs à l'heure du procès de Nuremberg pour démontrer la culpabilité de nombreux chefs nazis et les condamner.

Quand il mourut à l'âge de trente ans, toute l'histoire de l'Europe l'avait traversé.

Boix fait partie de la mémoire démocratique de l'Europe. Il fait partie de ces centaines de milliers de personnes qui n'avaient pas voulu être des héros mais qui le

furent. Et aussi de ceux qui ont payé de leur exil, de leur liberté et parfois de leur vie, la défense de la démocratie.

C'est cela l'Europe. Des valeurs de tolérance, de liberté et de *convivencia* – de vie en commun – sereine. Des valeurs qui n'ont d'autre objectif que de rendre possible pour chacun le projet d'une vie personnelle sans asservissement. Tout cela s'est construit alors, pendant ces guerres contre le fascisme. La lutte en Espagne aura été la première et la plus longue d'entre elles puisqu'elle dura pendant quarante ans.

Car les guerres ne se terminent que quand tous les citoyens peuvent revenir chez eux et reprendre le cours de leur vie. L'exil aussi est une guerre. L'exil aussi est férocité et désolation.

Je n'ai pas d'exemple plus terrible pour un être humain que cette peine qui consiste à abandonner par force ton environnement, tes amis, ta famille, le paysage où tu as grandi, ta profession, tes biens, tes habitudes. Y compris ta propre langue comme a dû le faire Francesc Boix et tous les exilés qui cherchèrent alors un refuge en Europe.

Abandonner, en somme, ce que vous avez été. Votre identité.

Deux personnes se sont trouvées dans l'obligation d'abandonner l'Espagne en 1939, à la fin de la guerre civile, Antonio Machado et Manuel Azaña. L'un des meilleurs poètes de la littérature espagnole de tous les temps et le Président de la République. Deux personnes ouvertes au dialogue, cultivées, créatives, pacifiques et dotées de sagesse. Deux personnes que tout pays un tant soit peu évolué aurait aimé compter parmi ses concitoyens.

Tous deux sont morts en France, loin de leur pays,. Manuel Azaña à Montauban. Antonio Machado dans un petit hôtel de Collioure, proche de ces lieux. Aujourd'hui j'ai eu l'occasion de m'incliner devant leurs tombes et d'y témoigner, au nom de l'Espagne, du respect de leur patrie, respect qui leur fut un temps dénié.

Il est bien tard, très tard. Beaucoup d'années se sont écoulées depuis leur départ. L'Espagne aurait dû, bien plus tôt, leur demander pardon pour cette infamie. Comme elle aurait dû le faire pour tous ceux qui participèrent à cette même lutte et qui sont toujours oubliés comme Fernando Valera, le dernier Président du gouvernement en exil, enterré à Paris.

L'Espagne aurait dû leur demander pardon bien plus tôt. Elle le fait aujourd'hui à contretemps, mais elle le fait avec l'orgueil de les réintégrer pour toujours.

Manuel Azaña et Antonio Machado furent en leur temps des personnages illustres, ayant le sens de l'abnégation et dotés d'une voix puissante qui nous parle encore au travers de leurs écrits, de leurs discours et du souvenir qu'ils nous ont laissé. Une voix si puissante qu'elle traverse le siècle en conservant dans toute sa plénitude sa sérénité et son savoir.

Le *Juan de Mairena* de Machado et les *Mémoires de guerre* d'Azaña sont des œuvres de 2019. Écrites aujourd'hui. Machado et Azaña ont écrit pour tous les Espagnols et aujourd'hui ils sont lus par tous les Espagnols, quels que soient leurs grands-parents et quels que soient leurs souvenirs. Ils sont lus par tous les Espagnols parce que leurs paroles ne furent jamais des paroles de confrontation mais des paroles d'union.

Et ce fait est la preuve (une des preuves) que la Constitution de 1978 a su restaurer les valeurs de la République de 1931. Elle a remis en état de marche le cœur arrêté (le « cœur gelé » dont parle Machado) de l'Espagne moderne, audacieuse et ouverte qu'avaient inaugurée les Cortès de Cadix en 1812 et que la République réanima avec enthousiasme. Une Espagne qui n'a jamais renoncé à la liberté, malgré les coups du sort, les chaînes et les exils dont elle a eu à souffrir tout au long de son histoire.

C'est là l'Espagne dont a rêvé Azaña (peut-être l'homme politique et l'intellectuel le plus cité et admiré par tous les présidents des gouvernements espagnols de la démocratie, sans distinction d'opinion) une Espagne unie, diverse, démocratique, tolérante et en progrès continu. Une Espagne qui assoit sur l'éducation et la science le développement de sa société.

Antonio Machado et Manuel Azaña furent des Espagnols remarquables et à ce titre ils sont en droit de nous représenter symboliquement. Mais l'exil espagnol de 1939 ne fut pas composé que des élites de la nation, mais surtout de citoyens ordinaires qui avaient des vies anonymes. Des jeunes gens qui voulaient être photographes comme Boix, tailleurs comme leur père, ouvriers, hommes de peine, avocats, employés, petits entrepreneurs, comptables, maîtres d'école, linotypistes...

Un morceau du pays, une partie amputée. Il y a un très beau poème du poète basque Karmelo Iribarren qui m'amène à imaginer ces hommes et ces femmes de l'exil quand ils ont abandonné leur pays

*La vie continue – dit-on –
Mais ce n'est pas toujours vrai.
Parfois la vie ne continue pas.
Parfois ce sont seulement les jours qui passent.*

Je suis sûr que beaucoup d'entre eux ont ressenti cette désespérance absolue et ont pensé que les jours à venir seraient seulement un temps vide privé de vie.

Mais ce ne fut pas vrai. Ils se sont trompés. La vie a repris peu à peu et ils ont commencé à trouver une place dans le monde. Quelques-uns recommencèrent à lutter pour la liberté comme Francesc Boix ou le jeune Jorge Semprun, qui avant même d'avoir vingt ans était déjà dans les rangs de la Résistance.

D'autres ont lutté pour la prospérité du pays qui les accueillait. Ils apprirent sa langue et commencèrent à lui apporter leurs efforts et donner le meilleur d'eux-mêmes. Le tailleur fit des costumes, le scientifique trouva un laboratoire pour y faire de la

recherche et l'architecte construisit des maisons. Ils participèrent par leur travail à la prospérité du lieu où ils se trouvaient.

A tous ceux là aussi l'Espagne doit demander pardon. Et se lamenter de leur absence, car leur bonne volonté et leur activité auraient servi à construire un monde meilleur. Non seulement plus ouvert et réconcilié mais plus florissant économiquement et plus heureux.

Pendant la République les femmes enfin se sont élevées et ont réclamé leur dignité. La guerre d'abord puis la dictature ont arrêté toutes les conquêtes à leur début. Le rêve de l'égalité, tout juste initié, s'est évanoui.

Quelques unes des femmes les plus remarquables de l'Espagne d'alors partirent en exil vers la France et s'y installèrent. Victoria Kent, Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, Concha Méndez, Maria Zambrano, Margarita Nelken, Dorotea Barnés, Remedios Varo ou Federica Montseny abandonnèrent leur patrie pour pouvoir continuer à vivre en liberté.

Mais ainsi que je l'ai dit, ces femmes reconnues furent accompagnées de milliers de femmes anonymes. Souvent ces femmes (ces femmes courageuses de l'exil) furent les premières à reconstruire les foyers perdus, à veiller à maintenir un moral de qualité, afin de transmettre la mémoire et l'espérance vive du retour. Ces femmes admirables, silencieuses, combatives et gardiennes de la mémoire sont un exemple pour toutes les femmes qui encore aujourd'hui continuent la lutte de l'égalité. Elles sont un exemple pour tous.

Je ne veux pas donner de l'exil une image romantique ou épique. L'exil est toujours abominable. Il est facile d'imaginer que ces plages si belles et que ses paysages formidables se convertirent, pour tous ceux qui y étaient réfugiés, loin de leur maison, en un lieu inhospitalier et douloureux. Ils ont eu froid, ils ont eu faim et surtout ils ont ressenti la cruauté d'être séparés de ce qu'ils aimaient le plus. Leur terre.

Antonio Machado arriva à Collioure en février 1939 et il logea avec sa mère et son frère José à l'hôtel Bougnol-Quintana. Son état de santé et son état d'esprit étaient au plus bas et il fut saisi d'une prémonition. Il descendit à la salle à manger et il donna à Pauline Quintana, la maîtresse de maison, une boîte à bijoux pleine de terre. « C'est de la terre d'Espagne » lui dit-il. « Si je meurs ici, je veux qu'on m'enterre avec elle. »

Machado était un homme de lettres, cultivé, cosmopolite, mais il sentit alors le besoin symbolique de s'unir étroitement à la terre, à quelque chose qu'il pouvait toucher de ses doigts. Dans ce petit coffret il n'y avait pas en réalité une poignée de terre, mais bien les peupliers de Soria, les patios de Séville, son frère Manuel, la défunte Leonor et l'écriture de Cervantès. Tout ce qui pour lui représentait l'Espagne.

C'est cela l'exil. Une patrie gardée dans ce petit coffret. Une patrie faite de la terre perdue.

Ce moment de l'histoire, il y a maintenant 80 ans, fut le début de l'Europe que nous connaissons et que nous désirons. Dès ce moment commence la lutte pour la liberté et l'idée que nos identités étaient unies par une série de valeurs. Nous avons des patries distinctes mais une seule conception de l'être humain. Francesc Boix ou Jorge Semprun (qui écrivit la majorité de ses livres en français qui n'était pas sa langue maternelle) furent européens avant même que l'Europe n'existe. L'Europe a pu advenir grâce à eux tous. Grâce aux hommes et aux femmes qui en ce temps là s'élevèrent contre l'idée ridicule que la liberté ne sert à rien.

Cette semaine, des dizaines de tombes juives ont été profanées dans un cimetière français. Un vent de xénophobie souffle sur toute l'Europe. Les patries qui pendant des décennies avaient été des espaces de rencontres sont à nouveau des zones de conflits. Les frontières invisibles se couvrent de murs. Les ports ne laissent plus accoster des bateaux remplis de gens malades et affamés. Comme disait Tony Judt dans son célèbre livre : « quelque chose ne va pas ».

Nous ne pouvons y consentir. Il est temps de se souvenir. Tournons nos yeux vers le passé et souvenons-nous maintenant des centaines de milliers d'exilés espagnols qui ont vu leur vie brisée par le fanatisme et la brutalité. Souvenons-nous des Français, des Allemands, des Italiens, des Britanniques et des Polonais qui pour sauver l'Europe et la construire ont eu également leur vie brisée.

L'un des derniers textes écrits par Antonio Machado fut un prologue à quatre discours d'Azaña sur la guerre. Dans ce prologue, amer mais non dépourvu de vigueur, il lançait un appel enflammé :

L'Espagne a besoin de tous et aucune voix espagnole ne doit être réduite au silence le moment venu. Je crois, cependant, qu'il y a une position inconsistante et inadéquate et de peu d'utilité pour l'avenir : c'est celle de ces Espagnols qui, face à la réalité incontestable de l'invasion, pensent qu'ils peuvent rester complètement en marge du conflit, pour de là être en mesure de travailler à une Espagne future. Non. L'Espagne future, cette troisième Espagne dont ils nous parlent, ou bien elle sera réduite à néant par le triomphe absolu de leurs adversaires, ou bien elle est en train de prendre corps dans les entrailles sanglantes de l'Espagne actuelle.

L'indifférence, nous dit Machado, n'a pas sa place ici. Il ne faut pas croire que tout se résoudra sans notre participation et qu'ensuite nous pourrons reconstruire petit à petit. Non. Il n'y a pas place pour l'indifférence. Il ne s'agit pas de regarder ailleurs. Il ne s'agit pas de penser que l'antisémitisme, l'homophobie, la xénophobie et le nationalisme discriminatoire sont des alizées sans importance qui s'essouffleront.

Il ne suffit pas d'imaginer une troisième Europe. Il faut respecter les tombes, oublier les races, honorer la liberté, ouvrir les frontières et créer des ports hospitaliers. C'est cela l'idée de l'Europe. L'idée sur laquelle s'est construite la meilleure époque qu'ait connue à ce jour l'Humanité.

Deux ans après le début de la guerre civile, Manuel Azaña prononça à Barcelone un discours qui est resté dans l'histoire. L'histoire de la politique en majuscule :

C'est l'obligation morale de tous ceux qui souffrent de la guerre, quand elle sera achevée comme nous souhaitons qu'elle s'achève, de tirer le plus grand bien possible de la leçon et de la voix de l'expérience ; et quand le flambeau passera à d'autres mains, à d'autres hommes, à d'autres générations, qui se souviendront, si quelque jour le sang coléreux se remet à bouillir et si de nouveau le tempérament espagnol recommence à s'enflammer d'intolérance, de haine et d'appétit de destruction, de penser aux morts et d'écouter leur leçon : la leçon de ces hommes qui sont tombés dans la fureur de la bataille en luttant généreusement pour un idéal grandiose, et qui maintenant, reposant dans la terre maternelle, n'éprouvent plus de haine ni de rancune, et nous envoient, avec les éclats de leur lumière, tranquille et lointaine comme celle d'une étoile, le message de la patrie éternelle qui dit à tous ses enfants : Paix, Pitié et Pardon.

Paix, Pitié et Pardon. Je veux terminer en rappelant la phrase de Camus par laquelle je commençais : « C'est en Espagne que ma génération a appris que l'on peut avoir raison et être vaincu. »

Deux mois avant de mourir, Antonio Machado accorda une entrevue à un journaliste russe. Il lui déclara : « Voici la fin : un jour ou l'autre, Barcelone tombera. Pour les stratèges, pour les politiciens, pour les historiens, tout est clair : nous avons perdu la guerre. Mais humainement, je n'en suis pas si sûr... Peut-être l'avons-nous gagnée. »

Aujourd'hui, 80 ans après, aucun doute ne subsiste : humainement ils ont gagné la guerre.

*Traduction de Marie-Louise Roubaud
pour Présence de Manuel Azaña*